

Un doublé du Théâtre Deuxième Réalité « ...et la petite araignée rouge » et *Le Suicidaire*

Sylvain Schryburt

Numéro 112 (3), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25333ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schryburt, S. (2004). Compte rendu de [Un doublé du Théâtre Deuxième Réalité : « ...et la petite araignée rouge » et *Le Suicidaire*]. *Jeu*, (112), 63–68.

Un doublé du Théâtre Deuxième Réalité

«...et la petite araignée rouge...»

D'APRÈS LES DÉMONS DE FEDOR DOSTOÏEVSKI. TEXTE D'ALEXANDRE MARINE ET DES COMÉDIENS; DRAMATURGIE D'ANNE-CATHERINE LEBEAU. MISE EN SCÈNE: ALEXANDRE MARINE, ASSISTÉ DE JUSTINE BOULANGER; COSTUMES: JULIE DESROSÏERS; ÉCLAIRAGES: MARIE-ÈVE PAGEAU; ENVIRONNEMENT SONORE: DMITRI MARINE; MUSIQUE: AMON TOBIN. AVEC ÉDITH BÉLANGER (MACHA DUPUIS), FANNIE BELLEFEUILLE (SYLVIE BÉDARD), JULIE BOVIN (MARILOU BÉDARD), LUC BOUFFARD ET VITALI MAKAROV (MAREK SEABORN), DAVID BUYLE (JOSEPH IGNACE LAJOIE), SHIONG-EN CHAN (MARIE-ADELE LAJOIE), PHILIPPE CYR (KARL MCTAVISH), VIRGINIE DARMALINGOM (STELLA CHALVIN), ANNICK GAMACHE (VICTORIA CHAMBERLAND), MAXIME LOYER (ALEXANDRE DUPUIS), MARIE-PYER POIRIER (ISABELLE HÉBERT) ET GILLES POULIN-DENIS (NICOLAS CHAMBERLAND). COPRODUCTION DU THÉÂTRE DEUXIÈME RÉALITÉ ET DES PRODUCTIONS DE L'ARAIGNÉE ROUGE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE LA CHAPELLE DU 11 AU 23 NOVEMBRE 2003.

ductions de la compagnie. On lui doit notamment un *Hamlet* qui a reçu le Prix de la critique montréalaise en 1999 et le séduisant *Ne jetez pas de cendre par terre*, présenté à l'Espace Geordie à l'hiver 2001. On lui doit surtout cette atmosphère ludique et légèrement déjantée qui caractérise le travail de la troupe. D'une inventivité redoutable, Marine a su apposer sa marque distinctive sur tous les projets qu'il a menés à bien. De fait, il est l'un de ces rares metteurs en scène montréalais à propos duquel on peut volontiers parler de griffe, voire de style.

J'attendais donc beaucoup de la saison 2003-2004 du Théâtre Deuxième Réalité qui proposait deux nouveaux spectacles, présentés à quelques mois d'intervalle. Le problème, c'est qu'à trop attendre on reste parfois sur sa faim...

Les attentes sont grandes lorsque le Théâtre Deuxième Réalité (T2R) propose un nouveau spectacle, sans doute parce que la démarche de la compagnie est d'une rare cohérence et qu'on prend un réel plaisir à la suivre dans l'exploration d'une esthétique montréalaise. D'abord formée autour d'un noyau dur d'émigrés russes, la troupe a depuis intégré dans ses rangs quelques comédiens et concepteurs d'ici, suivant les besoins des distributions. En près de dix ans d'activité, son mandat est resté le même, à une ou deux exceptions près: jouer en français des œuvres du répertoire russe, classiques comme contemporaines, connues et moins connues.

Le Théâtre Deuxième Réalité, c'est aussi le metteur en scène Alexandre Marine, qui signe toutes les productions de la compagnie. On lui doit notamment un *Hamlet* qui a reçu le Prix de la critique montréalaise en 1999 et le séduisant *Ne jetez pas de cendre par terre*, pré-

Le Suicidaire

TEXTE DE NIKOLAÏ ERDMAN; TRADUCTION D'ANNE-CATHERINE LEBEAU. ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE: ALEXANDRE MARINE; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE: ANNE-CATHERINE LEBEAU ET JUSTINE BOULANGER; DÉCORS: MARIE-ÈVE PAGEAU; COSTUMES: JULIE DESROSÏERS; ÉCLAIRAGES: SPIKE LYNE; MUSIQUE ORIGINALE: DMITRI MARINE. AVEC PETER BATAKLV (MARXISTE), DAVID BUYLE (BOUCHER), PHILIPPE CYR (ÉCRIVAIN), MARIE-LYSE FOREST (LA RIVALE DE CLÉOPÂTRE), KARYNE LEMIEUX (LA FEMME DU SUICIDAIRE), ISABELLE LEMME (LA MAÎTRESSE DU VOISIN), VITALI MAKAROV (PRÊTRE), ALEXANDRE MARINE (SEMION, CHÔMEUR SUICIDAIRE), MARIA MONAKHOVA (LA BELLE-MÈRE DU SUICIDAIRE), IGOR OVADIS (LE VOISIN), SACHA SAMAR (INTELLECTUEL) ET MARIE-HÉLÈNE THIBAUT (CLÉOPÂTRE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DEUXIÈME RÉALITÉ, PRÉSENTÉE À L'USINE C DU 18 AU 27 MARS 2004.



« ...et la petite araignée rouge... »

Au départ, la première production me semblait une gageure : adapter très librement *les Démons* de Dostoïevski en transposant l'action dans le Québec du XX^e siècle, avec ce que cela implique sur le plan de la langue, puis monter la pièce avec des finissants de l'École supérieure de théâtre de l'UQÀM. Le spectacle a mis un an avant de voir le jour. Le résultat est en fait une coproduction du T2R et des Productions de l'araignée rouge dans laquelle on retrouve, outre les douze acteurs finissants, quelques proches collaborateurs de Marine, dont Anne-Catherine Lebeau à la dramaturgie et Dmitri Marine à l'environnement sonore.

Disons d'entrée de jeu que la transposition québécoise du roman de Dostoïevski m'est apparue comme l'élément le plus faible de ce spectacle. On peine à saisir la nécessité derrière ce choix qui fait de Saint-Petersbourg la ville de Montréal et d'une bourgade de province russe le village de Cap-Chat. Sans doute voulait-on rapprocher l'univers des *Démons* de celui des acteurs et du public d'ici, mais on peut se demander s'il n'y a pas là un manque de confiance à l'endroit d'un texte dont on dit justement dans le programme qu'il illustre une « certaine universalité de la condition humaine : ce qui pousse l'être humain, peu importe le lieu ou le temps, à réagir comme il le fait ». Certes, la transposition en langue québécoise nous rend l'univers de « ...et la petite araignée rouge... » plus familier mais, à force de couleur locale, on s'éloigne aussi d'un Dostoïevski déjà suffisamment universel dans sa spécificité russe. Après un premier quart d'heure qui choque l'oreille et détourne ainsi l'attention, on finit cependant par

« ...et la petite araignée rouge », d'après *les Démons* de Dostoïevski, mise en scène par Alexandre Marine. Spectacle du Théâtre Deuxième Réalité et des Productions de l'araignée rouge, présenté au Théâtre la Chapelle à l'automne 2003. Sur la photo : Julie Boivin, Marie-Pyrr Poirier et Gilles Poulin-Denis. Photo : Alexandre Marine.

accepter le pari et on se laisse gagner par les forces de ce spectacle : la mise en scène rythmée et inventive de Marine et le jeu énergique, nerveux des comédiens.

Comme toujours, le travail de Marine fait preuve de trouvailles aussi simples qu'efficaces. Ainsi, à l'entrée des spectateurs, des dizaines de poupées sont déjà disposées au pied des trois murs délabrés qui cernent l'espace du Théâtre la Chapelle. Elles donnent le ton au spectacle, où le drame se présente d'emblée sous des allures d'insouciance enfantine, comme si les projets meurtriers du groupuscule révolutionnaire des *Démons* n'avaient d'autre poids, d'autre conséquence que celle d'un jeu imaginaire. Jeu, en effet, que ce monde joyeusement immoral où des pistolets à eau aux couleurs vives font office d'armes de poing et où le suicide d'une enfant violée par un Nicolas Chamberland¹ traqué est illustré par une poupée de chiffon, pendue à l'armature d'un vieux lit de fer dans la chambre où le crime a eu lieu.

Pour tout dire, le metteur en scène semble ici au sommet de sa forme. Il réussit à insuffler une vitalité débordante à ce spectacle où l'on ne s'ennuie guère. L'enchaînement des scènes est extrêmement resserré, l'action continue et éclatée aux quatre coins du plateau, tant et si bien qu'on se croirait face à un maelström qui engouffre inexorablement les personnages masculins et les entraîne, comme aspirés par un tourbillon irrésistible, dans cette zone obscure où la raison devient folie. On soulignera aussi les déplacements d'ensemble parfaitement maîtrisés et qui donnent parfois lieu à des images d'une grande beauté, comme lorsque Karl McTavish (Philippe Cyr, qui sera aussi du *Suicidaire*), soulevé par la troupe, se présente aux spectateurs le torse nu et les bras en croix. Pendant un instant, on aurait cru voir Jim Morrison...

Entre rêve halluciné et légèreté débonnaire, l'interprétation très physique des comédiens contribue largement à produire l'atmosphère d'inquiétante étrangeté que dégage ce spectacle. Leurs corps ne sont jamais figés, leurs déplacements sont à l'opposé du réalisme. Tout se joue au contraire dans la souplesse de mouvements qui s'approchent parfois de la danse ou dans une nervosité qui évoque celle d'un animal traqué. Beaucoup de sensualité aussi, en particulier dans les rapports entre les sexes, même s'il s'agit d'une sensualité brute, presque violente et dans laquelle les hommes dominent et usent des femmes comme on fait d'un objet. L'ensemble est joué avec une constante énergie qui donne de l'ampleur aux personnages, les fait paraître possédés, comme mus par une force extérieure : des poupées, encore.

Par moments, il est vrai, cette amplification s'approche dangereusement d'une caricature, à l'ouverture de la pièce notamment, alors que la convention du jeu n'est pas encore tout à fait installée. Mais une fois passée la scène du retour inopiné de Nicolas Chamberland, la proposition du metteur en scène fait mouche, et on se laisse entraîner par le rythme infernal et jouissif du spectacle, soutenu par la musique électronique d'Amon Tobin. Heureusement d'ailleurs, car ce début caricatural m'a fait craindre pour la suite. Or, c'est précisément cet écueil que n'a pas su éviter *le Suicidaire*, présenté quelques mois plus tard par le Théâtre Deuxième Réalité dans la grande salle de l'Usine C.

1. Le décadent Stavroguine du roman de Dostoïevski.

Le Suicidaire

Pour la petite histoire, mentionnons que la satire politique du dramaturge russe Nikolaï Erdman fut créée par Constantin Stanislavski en 1928, six ans après la prise du pouvoir par Staline. Le petit frère des peuples n'appréciait guère la pièce qui mettait déjà en cause les dérives d'une révolution à peine vieille de dix ans. Il aurait néanmoins laissé les répétitions suivre leur cours normal, plus par mesquinerie que par amour de l'art. Absent le soir de la première, il délégua des officiels du parti qui lui firent un rapport détaillé du spectacle. Résultat : la pièce fut interdite et son auteur déporté en Sibérie pour une période de dix ans.

Le Suicidaire raconte l'histoire de Sémion Podsékalknikov, un chômeur habitant une tour à logements collectivisés qui menace de s'enlever la vie à la suite d'un différend avec sa femme au sujet d'un saucisson, c'est-à-dire pour rien. Rapidement, le mot circule à l'intérieur comme à l'extérieur de l'immeuble. Un suicidaire sans cause ! Quelle aubaine ! Voilà donc notre pauvre chômeur courtisé par une kyrielle de prétendants qui cherchent à récupérer sa mort annoncée pour la transformer en contestation du régime socialiste. Qu'il meure, ces rapaces le souhaitent ardemment, plus que le principal intéressé d'ailleurs. La question est de savoir précisément contre quelle dérive du système le suicidaire devrait faire don de sa vie, en supposant bien sûr qu'il daigne passer de la parole au geste. Sous des allures de pièce absurde, *le Suicidaire* cache en fait un drame satirique, celui d'un homme insignifiant et sans avenir qui, en devenant le centre d'intérêt d'un groupe de profiteurs, se découvre presque malgré lui un goût nouveau pour la vie et la liberté, au point de trouver le courage nécessaire pour téléphoner au Kremlin et dire à qui de droit : « J'ai lu Marx, je n'ai pas aimé ça. »

À première vue, la pièce d'Erdman constituait un matériau idéal pour Alexandre Marine, qui d'ordinaire excelle dans ce registre ambigu où le ludique se mêle au sérieux, la comédie, au drame. La distribution semblait également des plus prometteuses, comprenant plusieurs proches collaborateurs du metteur en scène, dont l'excellente Maria Monakhova et surtout Igor Ovadis, que je retrouve toujours avec plaisir sur une scène de théâtre. Le choix même de l'Usine C comme codiffuseur du spectacle me laissait espérer des moyens techniques et financiers qui jusque-là faisaient cruellement défaut à la compagnie. Sur ce point en particulier, ma déception fut grande.

Faute de moyens, du moins on l'espère, la scénographe Marie-Ève Pageau a imaginé pour la première partie de la pièce de diviser l'espace figurant les unités du logement collectif par une série de draps suspendus à mi-plateau. Un procédé similaire avait été employé par Marine dans *Ne jetez pas de cendre par terre*, mais le minuscule Espace Geordie, où la simplicité minimaliste est attendue, même bienvenue, n'a rien du vaste plateau de l'Usine C. On comprend qu'il a fallu meubler l'espace avec les moyens du bord et réduire en conséquence la scène de moitié, mais cette nécessité accuse plus qu'elle ne masque les conditions matérielles difficiles dans lesquelles les créateurs de la compagnie se voient contraints de travailler. Cela dit, la force du metteur en scène réside davantage dans sa direction d'acteurs que dans ses scénographies limitées par des contingences pécuniaires. Mais voilà, autant les décors étaient menus, ce dont on peut s'accommoder, autant les personnages du *Suicidaire* prenaient beaucoup de place. Ils en prenaient même beaucoup trop.



Le Suicidaire de Nikolai Erdman, mis en scène par Alexandre Marine à l'Usine C (Théâtre Deuxième Réalité, 2004). Sur la photo : Marie-Hélène Thibault et Alexandre Marine. Photo : Dmitri Marine.

Les excellentes premières scènes ne laissent pourtant pas présager cette dérive. Couché dans le lit conjugal, le chômeur Sémion Pod-sékalknikov (Marine dans son premier rôle en français) réveille sa femme (Karyne Lemieux), exigeant qu'elle lui apporte un bout de saucisson qui viendrait calmer sa fringale nocturne. Préférant dormir, la jeune épouse refuse. Il s'ensuit une escalade verbale, jouée avec conviction et beaucoup d'humour, qui se termine par la menace du suicide de Sémion, en proie à une crise d'hystérie. Alertés, la belle-mère et le voisin du couple accourent sur les lieux, le mot circule, et commence alors le bal des courtisans.

Ce qui passait au début pour un burlesque fort réussi, c'est-à-dire drôle et pétillant, devient rapidement caricatural, chacun des acteurs jouant d'une surenchère de tics et de postures maniérées, amplifiant à souhait les traits stéréotypés de la vamp, de l'intellectuel, du curé de campagne ou de l'homme de lettres. Que la pièce nous les présente à tour de rôle, dans une succession de tête-à-tête avec Sémion où chacun cherche à le convaincre de se suicider pour sa cause, n'arrange rien à l'affaire.

Au contraire, la répétition du procédé finit par lasser et on se demande rapidement quelle autre caricature de personnage surjoué, et parfois criard, pourrait bien venir vendre sa salade. Certes, il arrive que l'on rie de bon cœur, notamment lors du passage de l'intellectuel (Sacha Samar), mais pas suffisamment pour oublier qu'un peu plus de retenue aurait mieux rendu justice au drame sous-jacent de cette pièce.

La faute, s'il en est une, ne revient pas aux acteurs des seconds rôles, lesquels assument leur personnage pleinement et avec un plaisir manifeste. C'est plutôt le parti pris de la mise en scène qui se trouve en cause : l'ensemble est cohérent dans sa demesure, la direction est claire mais elle ne convainc pas. À trop verser dans l'excès, Marine a rompu le fragile équilibre qu'il avait su installer lors des premières scènes où le burlesque ne se présentait pas encore sous les allures d'une caricature volontairement assumée. Beaucoup plus réussie, la suite de la pièce, où l'on voit un banquet offert en l'honneur du suicidé et les fausses obsèques qui s'ensuivent, ne parvient malheureusement pas à renverser la vapeur.

À défaut d'être une grande mise en scène, *le Suicidaire* nous aura au moins fait découvrir les talents d'acteur de Marine, que l'on espère revoir un jour sur scène. L'intensité de son regard tout comme la tension électrique qui par moments semble traverser son corps subjuguent autant qu'elles fascinent. Capable aussi de tragique, son interprétation



Le Suicidaire de Nikolai Erdman, mis en scène par Alexandre Marine à l'Usine C (Théâtre Deuxième Réalité, 2004). Sur la photo : Marie-Lyse Forest, Marie-Hélène Thibault, Alexandre Marine, David Buyle et Peter Batakliiev. Photo : Marie-Ève Pageau.

du chômeur en fait sans conteste le personnage le plus abouti du spectacle, comme si le metteur en scène n'avait pas suivi la ligne directrice qu'il a imposée à sa distribution, et en particulier aux rôles des courtisans de Sémion...

Sans être un échec, la production s'inscrit en contrepoint du parcours autrement impressionnant de la compagnie. On y trouve malgré tout le même talent pour les mouvements d'ensemble, le même sens du rythme, le même goût pour le ludique et la même inventivité qui caractérisaient les productions antérieures de Marine. N'eût été ce jeu amplifié à outrance, *le Suicidaire* aurait fait bonne figure parmi celles-ci. Mais bon, une fois n'est pas coutume.

Il n'empêche qu'une interrogation demeure à la suite de ces productions. En effet, on se prend à penser que l'inventivité, même la plus débordante, finit tôt ou tard par se heurter au manque de moyens. Ce qui fait aujourd'hui la force du Théâtre Deuxième Réalité, des productions-événements où priment l'imagination et le plaisir simple du jeu, risque paradoxalement de devenir sa limite. Et ce risque m'apparaît d'autant plus grand que la troupe de Marine n'a reçu à ce jour – allez savoir pourquoi – aucune invitation de la part d'un théâtre institutionnel au portefeuille mieux garni. J'ose espérer qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Car derrière cet espoir se cache une curiosité, celle de voir jusqu'où la compagnie pourrait aller si on lui donnait enfin des moyens à la mesure de ses ambitions. **■**